



CLASSIQUES
GARNIER

« En marge des livres », *Bulletin de la Société Paul Claudel*, n° 123, 1991 – 3,
Lettres de Paul Claudel à Isabelle Massieu, p. 10-13

DOI : [10.48611/isbn.978-2-406-15429-7.p.0018](https://doi.org/10.48611/isbn.978-2-406-15429-7.p.0018)

La diffusion ou la divulgation de ce document et de son contenu via Internet ou tout autre moyen de communication ne sont pas autorisées hormis dans un cadre privé.

© 1991. Classiques Garnier, Paris.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.
Tous droits réservés pour tous les pays.

En marge des livres

Jacques RIVIERE - ALAIN-FOURNIER - *Correspondance* - nouvelle édition
revue et complétée par Alain Rivière et Pierre de Gaulmyn. Ed Gallimard
1991.

Puisque nous sommes à l'ère de l'informatique, disons qu'il y a de très nombreuses «entrées» possibles dans cette correspondance. Je vais me limiter à trois : la présence de Claudel bien sûr, le document sur deux hommes et leur époque que constitue cette correspondance, et enfin ce que j'appellerais son aspect romanesque.

Claudel est omniprésent dans ces deux volumes. Dans l'index des noms cités, il détient le record : treize lignes de renvois au texte, Gide et Jammes venant ex-aequo en second mais avec neuf lignes seulement. Il faudrait un ordinateur pour calculer le nombre de lignes consacrées à Claudel mais il est indiscutablement champion toutes catégories. Dès novembre 1905 son nom apparaît dans une lettre de Jacques Rivière et il est encore là, par une citation, huit ans après, de celui qui est devenu Alain Fournier. La façon dont Claudel est cité pour la première fois ne manque pas de pittoresque Rivière vient d'écrire qu'il est «si rempli de Barrès» (sic) qu'il ne peut «goûter» [comme je le voudrais] Anatole France (resic !), il commente ensuite le *Philiotète* de Gide (curieuse coïncidence) dont il apprécie le charme et déclare enfin «j'ai l'intention de lire, si je peux me le procurer, l'*Arbre* de Paul Claudel que j'ai feuilleté et qui m'attire singulièrement.» Mais ces jeunes gens sont pauvres et Fournier propose «sans espoir» de le faire acheter par la Cagne. Comme de toutes façons il faut attendre, arrive sous la plume de Rivière, le 13 janvier 1906, cette curieuse phrase «je regarde s'exaspérer en moi le désir de lire Claudel». Mais c'est finalement Fournier ayant réussi à le «faire passer en Cagne» qui commente cette première lecture où Claudel, d'abord jugé

«superbement incompréhensible», est l'objet d'une remarquable analyse de son *Tête d'Or*. Ainsi commencent les analyses successives de presque toutes les oeuvres de Claudel. Et on ne peut qu'admirer la pertinence, chez ces jeunes découvreurs de vingt ans, de jugements devenus ceux de la postérité. Limitons nous à quelques exemples. Dès le premier acte de *La Jeune fille Violaine* Fournier y voit «invraisemblablement exprimées les âmes de paysans les plus vraies que j'ai jamais lues» mais aussi «d'un bout à l'autre du livre, cet immense et grossier effort pour s'élever, s'élever vers on ne sait quoi, tout en partageant de la bassesse, de la simplicité, de la physiologie même des images comme Shakespeare» et il conclut : «Raté ou non ce théâtre injouable (et encore qu'est ce qu'un drame injouable ?) - l'auteur est un type d'une vigueur, d'une santé ! » (29 janvier 1906) quant à Rivière dans une lettre du 21 février 1907 il établit une comparaison fouillée entre les deux versions de *La Ville* et d'une façon d'autant plus intéressante qu'il a lu la première version après la seconde ; il admire tout ce qu'elle contenait en plus mais n'en conclut pas moins «quelle clarté, quelle intensité, il [Claudel] y a mises en la condensant, en la rassemblant. Comme plus frappante en jaillit la signification ! Et si l'on perd quels admirables tableaux, quelle admirable compréhension, révélation l'on gagne !» Mais déjà Claudel à cette date n'est plus un écrivain parmi d'autres ; car par lui les deux amis ont de nouveau rencontré le catholicisme de leur enfance.

Dès janvier 1907 Rivière a écrit à Claudel et, comme au moment de la première parution, il est passionnant de retourner à la Correspondance Claudel-Rivière pour voir ce qu'il dit à Fournier de ce qu'il a écrit et de ce que Claudel lui répond. Cette présence de Claudel devient de plus en plus variée et complexe lorsque Rivière a pris la décision d'écrire sur lui. Il l'explique à Fournier, celui-ci le conseille, juge la première version de son étude ; Rivière la modifie au gré de son évolution, de ses lectures, envisage d'y renoncer. Si l'on suit cela de plus près dans les premières années, il y a ensuite la rencontre à Paris avec Claudel, les oeuvres de 1911, les jugements de Claudel sur les articles de Rivière, les oeuvres de Fournier. On ferait un petit volume passionnant de toutes les lignes consacrées à Claudel dans cette correspondance.

* * *

Passionnant... mais falsificateur de cette correspondance dont le grand intérêt vient aussi de ce qu'elle aborde tous les sujets. Revivent grâce à elle les pensées et l'environnement de deux jeunes gens généreux et curieux de tout pendant huit années parmi les plus riches intellectuellement de notre vingtième siècle. Littérature, beaux-arts, musique, tout y a sa place. Il suffit de consulter l'index des noms cités. Mais d'autres présences ne sont pas moins attachantes : la passion de l'automobile, la découverte de l'aviation, même la politique, permet d'évoquer la maîtrise de Clemenceau à la Chambre, l'éloquence de Jaurès - et le «Dimanche rouge» de janvier 1905. Pittoresque aussi les tuyaux sur le Concours de Normale de l'admissible de 1905 à l'admissible de 1907. Qu'il est intéressant aussi de voir les efforts terribles et finalement réussis de ces deux jeunes gens aux prises avec l'effroyable service militaire pour en retirer, comme ils écrivent, «un bénéfice» !

Car éclate tout au long de cette correspondance la qualité des deux protagonistes. Sur le plan de l'esprit, du coeur, de l'âme ils se sont reconnus égaux et frères, et ils ont eu raison. Voici une des plus belles peintures de ce que peut être une amitié. Passion véritable. Quand Rivière apprend que sa bourse de licence ne peut le faire rester à Paris «c'est l'injustice que nous soyons séparés - écrit-il-injustice = désordre, arrangement défectueux» et deux ans plus tard Fournier lui déclare «je te fais un grand sacrifice, ou plutôt je nous fais... je renonce à la garnison de Province, et je vais tout faire pour aller à Vincennes dans l'espoir que tu seras en novembre prochain à la Sorbonne» (26 décembre 1906). Quelques mois plus tard, alors que, séparés depuis décembre 1905, ils vont se revoir, Fournier écrit le 12 avril 1907 ; «hier soir, me rappelant ton visage, tes gestes, j'examinais en face cette idée de te revoir, c'était une fièvre comme de penser à revoir cette âme tu sais» - allusion au modèle d'Yvonne de Galais - Et Rivière, au régiment, le 28 août 1906 affirme «quelle lettre d'amour vaut notre correspondances». Ce mot d'amour est prononcé mais il n'y a aucune équivoque et, n'en déplaise à notre époque de pansexualisme, rien de trouble dans tout cela. Ce qu'on peut simplement noter c'est que cette passion est aussi intense des deux côtés et l'on se demande pourquoi nos critiques reprenant le lieu commun d'«Isabelle Fournier, en épousant Jacques Rivière, retrouve son frère» (toujours le pansexualisme), ne disent pas que Rivière, lui, retrouve son ami ! Sortons de ces insinuations ridicules pour un dernier témoignage, lorsque le 25 juillet 1907, anéanti par son échec à Normale, Fournier apprend le mariage «d'Yvonne de Galais» il l'annonce par un billet à Rivière, et ce billet se termine «... qu'est ce qui me reste ici, à part toi, mon ami ?».

Une des conséquences de cette amitié profonde est la façon dont chacun devine les futures qualités de l'autre. Dès le début Fournier pousse Rivière à mettre en pratique ses qualités d'élucidation, d'analyste, à exercer cette écriture qui en quelques phrases, clarifie et précise. Il faudrait citer tout ce passage de la lettre du 29 mars 1907 où Rivière écrit «... Je pensais ceci qui est une justification de ton art. »

Le vrai poète n'exprime d'émotions que «vertigineusement particulières» ; il s'applique à donner tous les détails, à tout énumérer, à reconstituer la complexité unique, irretrouvable de son impression... «Mais au contact de ce qui fut une seule fois en une seule âme, nous sentons d'autres souvenirs de même teinte mais à nous seuls, nous pénétrer, et c'est de notre passé ainsi indirectement que nous sommes troublés. Parle moi le plus personnellement que tu pourras, c'est alors que tu me délecteras, en remuant mon plus précieux trésor intérieur».

* * *

Cette qualité d'écriture sans cesse rencontrée explique que l'on puisse parler non plus d'histoire mais de roman d'une amitié. C'est en un sens une oeuvre de fiction, supposons qu'Henri Fournier et Jacques Rivière n'aient jamais réellement existé, ces lettres seraient passionnantes à lire. Elles ont même - dernier paradoxe sur lequel je veux conclure - l'avantage d'offrir un roman inachevé ; ou plus

exactement un roman *intermittent*. Il y a des manques essentiels dans cette oeuvre romanesque. Il y a des lettres détruites (une à coup sûr) et il y a surtout les dialogues non écrits ; peu nombreux les premières années puisque les absences sont très longues mais se multipliant ensuite. Il est bien que le premier volume de cette nouvelle édition se termine fin avril 1907 et que le second commence quand ils ont eu pour la première fois de leur vie ce mois ensemble. D'autant que ce mois de mai 1907 joue un rôle capital puisqu'il est celui où naît l'amour d'Isabelle et de Jacques qui va tout changer dans les relations entre les deux amis. Et petit à petit les lettres, beaucoup moins nombreuses puisque limitées aux périodes de séparation ne vont plus constituer que la partie émergée d'un iceberg où vit ce trio. Je me limiterai à deux phrases aussi poignantes l'une que l'autre. Le 21 septembre 1909 Henri Fournier qui vient d'apprendre qu'Yvonne de Quierricourt est mère - «elle est plus perdue pour moi que si elle était morte» - écrit ; «A bientôt, mon frère, pardonne-moi d'être là à tout instant auprès de ton bonheur, comme un mendiant qui frappe à la porte et qui montre son mal». Mais deux ans plus tard, quinze jours après la naissance de Jacqueline Rivière, sa filleule, Henri Fournier écrit le 9 septembre «si tu n'étais pas heureux je ne te le pardonnerais plus». Et voici pourquoi la douleur de François Seurel à la mort d'Yvonne n'est pas le dernier mot du *Grand Meaulnes* mais c'est le rire d'Augustin retrouvant sa fille.

P.S. Avis aux lecteurs : si vous vous dites «mais j'ai déjà lu les éditions antérieures !» sachez qu'en ne lisant pas celle-ci non seulement vous vous privez de quelques lettres inédites mais encore et surtout de l'admirable préface de Pierre de Gaulmyn. En une dizaine de pages il complète par son intelligence critique l'admirable travail scientifique qu'aidé par Alain Rivière et Bernard Mélet il a élaboré de façon méticuleuse et perspicace tout au long de ces quinze cents pages.

Yves REY-HERME